

Peut-on encore parler de tout ? Les Centres culturels face aux crispations identitaires

Rapport de l'atelier organisé le 7 février 2023 à l'occasion de la Jpro2023

Introduction

Cet atelier fait suite à des discussions entre membres du CA de l'ASTRAC, à propos de plusieurs activités qui ont posé question, problème, tension :

- Associations féministes qui ont du mal à travailler avec des publics mixtes pour certaines activités.
- Spectacle de Sam Touzani à Bruxelles chahuté, avec interpellation de la part du public, certains spectateurs quittent la salle.
- Réaction d'adolescent·e·s choqué·e·s suite à des actes sexuels/viols suggérés dans des pièces de théâtre.

On pourrait multiplier le nombre de cas.

Il en ressort le constat d'un changement. Quelque chose se passe qui est difficile à cerner et comprendre, mais qu'il est important de remettre en contexte : on sort de 2 ans de covid, le contexte général est plutôt anxiogène (guerre, climat, énergie, ...), il y a des tendances lourdes à l'individualisme (marquée sur RS notamment), ...

Il en a découlé des questions : quelle est la légitimité des Centres culturels à aborder certaines thématiques qui « choquent », et quels sont les outils à disposition ?

Parmi les outils, il y a le Décret de 2013. Il implique que les CC « travaillent la culture ». Il ne s'agit pas de la culture officielle mais de la manière d'exprimer son humanité, propre à chaque individu ou groupe d'individus (valeurs, croyances, langues, traditions, modes de vie, ...). Elle confronte dès lors directement à la diversité.

Par rapport à la culture, le Décret présente diverses missions des CC :

- Fonctions culturelles : permettre l'exercice des droits culturels.
- Médiation culturelle : faciliter l'accès à la culture.
- Favoriser le plaisir des populations de la découverte culturelle par les pratiques qu'elles déploient.
- Éducation permanente : développer l'analyse critique, le débat, l'imagination, en vue d'une émancipation individuelle et collective, notamment en recourant à des démarches participatives.

Au cœur de ces missions, les droits culturels directement liés aux tensions rencontrées :

- Ceux du Décret : liberté artistique (création et diffusion); « CRACS » ; liberté de choix des appartenances et références culturelles.
- Ceux de Fribourg : identité ; communautés culturelles ; éducation.

On remarque d'entrée une tension entre des missions d'aborder la diversité culturelle qui caractérise les territoires, et le manque d'outils et de compétences pour faire face aux tensions que cela engendre.

Cette tension a des conséquences sur le moral des équipes : tout le monde n'a pas la même manière d'aborder ces tensions, il est parfois difficile de savoir comment se positionner par rapport aux artistes (augmenter les dispositifs de médiation ou non). De plus, les équipes doivent faire face à la remise en question de la légitimité de leurs choix.

Il nous a donc semblé important de partager tout cela dans le cadre d'un atelier.

Celui-ci s'est déroulé en trois temps :

- 11h-12h30 : Témoignage du Brocoli Théâtre (Gennaro Pitisci et Sam Touzani) autour de l'exercice de la liberté d'expression au fil du temps. Parole à la salle ensuite. But : faire un état des lieux des différents endroits où se posent des questions autour de ce qui est vécu comme des crispations identitaires.
- 13h30-15h : Réflexions. Les témoignages du matin nourrissent un second temps animé par le Centre Régional d'Intégration de Charleroi (Fabrice Ciaccia et Laura Simonelli) autour des enjeux liés à cette thématique des crispations identitaires, et notamment autour de la question de la légitimité de l'expertise. But : mettre ces crispations identitaires en contexte et en perspective.

- 15h15-15h50 : Moment conclusif d'ouvertures. Que retenir de cet atelier ? Que faire ? Comment s'outiller ? But : quelle(s) suite(s) donner à cet atelier ?

Témoignages

Intervention du Brocoli Théâtre (Gennaro Pitisci, Sam Touzani)

[GEN]

Nous sommes au Théâtre Wolubilis à Bruxelles, le 19 mai 2022. Sam vient de jouer la soixantième représentation du spectacle *Cerise sur le ghetto*, spectacle créé en 2020, apprécié par des milliers de spectateurs pour la force de son propos... La presse comme les spectateurs sont d'accord pour dire que *Cerise sur le ghetto* est un spectacle magnifiquement engagé et passionnant, mais surtout qui vous émeut aux larmes. Un spectacle de feu, irrévérencieux, habile et convaincant. Dans une langue savoureuse, il réhabilite la femme, l'épouse, la mère, qui ont retrouvé la grâce et la dignité de dire "NON" ! Juste après la représentation, nous organisons un bord de scène. Le public est essentiellement composé d'élèves du secondaire supérieur. On fait circuler le micro:

Bonjour, moi je m'appelle Ali, je suis étudiant à L'Athénée Royal de Woluwe-Saint-Lambert. Alors on ne va pas vous retirer que vous savez jouer plusieurs rôles et tout, mais pour moi personnellement, j'ose le dire, je n'ai pas honte de le dire, mais le spectacle, franchement je n'ai pas vraiment aimé, c'est vraiment honteux (applaudissements).

[SAM]

Bonjour. Alors moi, je ne sais pas ce que vous avez essayé de faire passer. Vous avez dit des termes péjoratifs, vous avez dit des termes que vous n'avez pas pesés, vous avez fait des gestes que des gens font tous les jours et que vous avez détournés... En fait vous avez stigmatisé une communauté sans essayer de la relever après. Vous avez fait un focus sur cette communauté, vous avez fait que le négatif, vous avez utilisé des mots forts. Vous avez dit « vieux pervers » pour un imam, vous avez dit « le fan-club » en parlant des musulmans.

[GEN]

Bonjour Monsieur. Je voulais dire que vous nous catégorisez en fait. Vous avez fait des gestes qu'on fait tous les jours au quotidien, et vous avez fait une danse avec. Il y a plein de trucs que vous avez dits là je n'ai pas encore tout dans la tête, mais je trouve vraiment...pffffff (applaudissements)

Moi je veux juste demander si vous pensez tout ce que vous avez dit ? L'antisémitisme, le non-respect des femmes. Parce qu'à un moment vous avez dit « chaussée de Gand, là où il y a de l'antisémitisme, du non-respect des femmes » ou quand vous dites que l'imam a dit qu'il faut égorger ceux qui sont contre notre religion. Ça, je trouvais que c'était chaud, voilà.

Je ne suis pas contre dire que votre grand-père, le père, ils ont eu une belle histoire, mais pourquoi nous on a retenu que le mauvais ? Parce que c'était choquant ! Parce qu'irrespectueux !

*Il y a une danse que vous avez faite, la prière, les mouvements de la prière et surtout vous faites ce sketch pendant le mois de ramadan et c'est quelque chose où on est censés être encore plus pieux .
(applaudissements)*

[SAM]

Tout musulman est tenu au devoir de rappel lorsqu'il voit un autre musulman s'égarer ou agir de façon contraire à notre religion. Aujourd'hui, j'ai le devoir de vous poser une question: Monsieur le comédien, comptez-vous vous améliorer ?

[GEN]

Ce qui nous a surpris avec l'intervention de ce dernier élève, c'est qu'il parlait comme un imam, comme sous emprise.

Comment en est-on arrivé là ? À ce point de crispation identitaire qui décourage les enseignants qui aiment le théâtre et sa capacité d'aborder les sujets qui fâchent avec la distance d'une histoire, d'une fiction ?

On peut commencer par dire qu'au Brocoli Théâtre, nous sommes, par notre propre histoire, intimement concernés par le thème de l'immigration. Et comme la fonction d'une compagnie de théâtre action, c'est entre autres de faire, de vivre le théâtre avec les gens qu'on ne voit pas dans les lieux officiels de la culture, nous avons, depuis les années 80, proposé des spectacles dans lesquels les publics populaires pouvaient se reconnaître, se retrouver.

Et dans les années 80, nous produisions des spectacles de théâtre forum, du théâtre avec participation du public. Le côté interactif de nos spectacles sur la famille, ou sur les dangers de l'extrême droite, a fait que nous avons rapidement été adoptés par les écoles. On peut dire sans se tromper qu'à l'époque, le public scolaire et associatif âgé de 14 à 25 ans représentait 80% de nos spectateurs. Les jeunes participaient à nos spectacles, et nous les aidions à créer eux-mêmes leurs propres spectacles en organisant des ateliers.

À Bruxelles, au début des années 90, les classes ont vu une augmentation importante d'élèves d'origine maghrébine et turque. Ils nous parlaient du racisme qu'ils subissaient, des incursions de groupes du Front de la jeunesse dans les quartiers de Molenbeek qui s'attaquaient aux immigrés. Ce qui nous a encouragé à créer des spectacles sur le racisme dans ses origines coloniales, le sentiment d'exclusion des jeunes urbains, les couples mixtes, la discrimination à l'emploi, au logement, ou encore sur le dialogue intérieur entre les deux cultures qui habitaient ces jeunes... On peut dire qu'une relation de confiance s'établissait avec les élèves, les enseignants, les animateurs de maisons de quartier et des centres culturels, et aussi des théâtres avec un grand T qui voyaient en nous le moyen de faire entrer dans leur salle, les populations voisines qui n'y mettaient jamais les pieds.

[SAM]

Mais au fil des années 90, les photos souvenirs que nous pouvions prendre de nos jeunes spectateurs ont évolué. En regardant les photos de nos rapports d'activités, on voyait très bien que la majorité des élèves étaient issus du Maroc, d'Algérie, d'Afrique subsaharienne, de Turquie. Et au fil des années, ces mêmes photos ont vu le voile islamique couvrir la tête d'un nombre croissant de jeunes filles. Dans les années 2000, en voyant ces groupes de jeunes sur les photos, on ne voyait plus des filles et des fils d'immigrés, mais des musulmans ! Ces photos ne disaient plus: « Nous sommes des enfants d'immigrés et nous en sommes fiers ! », mais bien « Nous sommes d'abord des musulmans ! ».

[GEN]

En 2003, face à ces premières impressions au repli identitaire et aux peurs engendrées par les attentats du

11 septembre, la seconde guerre en Irak et l'apparition de Ben Laden, figure du musulman qui promet la destruction du monde occidental, nous créons *Gembloux, à la recherche de l'armée oubliée*, un spectacle qui racontait les moments de la Seconde Guerre mondiale où les Marocains, les Algériens, les Sénégalais combattaient à nos côtés contre le nazisme, symbole absolu de l'intolérance. Le spectacle est alors très bien accueilli dans les quartiers populaires de Bruxelles comme dans le milieu théâtral. Jusque-là, nous ne subissons pas les crispations identitaires dont il est question aujourd'hui. C'est après, plus tard avec la montée de l'Islam politique, actif jusque dans les mosquées, et surtout avec les attentats que les choses se sont compliquées sans oublier le déversoir de haine que sont les réseaux sociaux et internet.

En 2009, nous créons *Sainte Fatima de Molem* à Molenbeek. Le comédien Ben Hamidou nous parle de sa grand-mère berbère avec beaucoup de tendresse, d'autodérision et d'humour. Un extrait du spectacle est vu à la RTBF, extrait où Ben Hamidou décrit de manière humoristique un grand magasin, le Sarma Nopri de la chaussée de Gand à Molenbeek, où les haut-parleurs diffusent en permanence les versets du Coran... Le lendemain, dans les rues de Molenbeek, un groupe de jeunes menace Ben Hamidou avec un couteau parce qu'il a osé dire ces versets sur une scène de théâtre. Ils ajoutent « Maintenant on peut ! » en rappelant un attentat islamiste commis quelques jours plus tôt dans le métro. Ben Hamidou vitra cette agression comme un moment charnière de sa carrière d'artiste. Lui qui avait jusque-là été très obéissant aux règles et coutumes de sa communauté, s'engage alors davantage à travailler les sujets qui fâchent. C'est le début d'une série de spectacles évoquant le droit des femmes, l'égalité hommes/femmes...

(Sam fait une intervention sur sa création au Th. de poche d'Allah superstar, menaces, etc.)

[SAM]

Plus tard, de 2012 à 2016, les attentats islamistes commis en France et en Belgique viennent confirmer la montée islamiste visant à empêcher la bonne intégration des musulmans dans le pays qui a accueilli leurs parents et qui les a vus naître. Il apparaissait alors que la loyauté bien compréhensible des jeunes vis-à-vis de leur communauté culturelle n'était plus loyale à leurs parents, mais à l'Islam et à la Oumma en général. Il ne s'agissait d'ailleurs plus d'une noble loyauté, mais bien d'une adhérence aveugle au monde musulman empêchant toute réflexion personnelle. En 30 ans nous sommes passés de « Ne touche pas à mon pote » à « Ne touche pas à mon foulard ».

[GEN]

Mais malgré ce contexte qui pourrait en décourager plus d'un, nous avons continué. Probablement parce que nous sommes nous-mêmes issus de l'immigration. Probablement aussi parce que nous n'acceptons pas le déni de certains dirigeants à l'égard des dangers du repli communautaire. Et enfin probablement parce que nous sommes passionnés par ce travail artistique et citoyen.

Nous souhaitons le progrès pour toutes les couches de la population. Et vouloir le progrès, c'est encourager le changement, la réflexion et la remise en question. Et qui dit changement dit transformation. Et la transformation, elle est au cœur de l'aventure artistique. En programmant des spectacles, on permet à nos publics de vivre l'expérience de la transformation. Parce que toutes les disciplines artistiques transforment la matière de départ en un objet final, une œuvre. Si le changement est difficilement envisageable dans la vraie vie, il a lieu entre le début et la fin d'une pièce de théâtre. Le changement apparaît alors à nouveau possible.

Chers programmeurs, chers animateurs, programmer des spectacles, c'est aussi permettre à chaque spectateur de faire l'expérience de l'altérité. C'est d'ailleurs prouvé scientifiquement par les neurosciences. Le cerveau du spectateur donne l'ordre à ses muscles d'imiter les gestes de l'acteur, sans les exécuter vraiment. Je repense à la colère des jeunes spectateurs qui réagissaient après le spectacle de Sam Touzani. Peut-être ne supportaient-ils pas que leur cerveau leur ait demandé, le temps d'un spectacle, d'être des garçons et des filles autres qu'eux-mêmes, ouverts au progrès de l'humanité.

[SAM]

En effet, nous pensons très sérieusement que les arts vivants et en particulier le théâtre peuvent nous aider à expérimenter des identités passagères pour éviter justement les crispations identitaires. Les spectacles permettent de découvrir toutes leurs richesses que nos préjugés nous empêchent de voir. Très concrètement, sur une scène, l'empathie avec les personnages (qu'on les apprécie ou pas) permet à chaque

spectateur de vivre une expérience en regardant se déployer un agencement d'idées et de visions différentes qui s'entrecroisent dans une histoire particulière et qui suscitent des émotions, voire une réflexion. Cette expérience unique se vit à partir d'une création, d'un imaginaire où rien n'est vrai, mais où tout est vraisemblable. Une fois que le rideau tombe, nous sortons du théâtre, chargés de cette expérience qui va désormais modifier nos réactions, et influencer notre perception de nous-mêmes et des autres. Ainsi, on s'autorise enfin à se perdre dans le mouvement du monde, pour mieux y trouver sa place.

Témoignages des participant·e·s

Ce changement, ces tensions semblent être partagés par l'ensemble des Centres culturels présents mais par forcément de la même manière, avec la même intensité. Cela dépend du territoire, de la taille. Certains sont confrontés plus à des questions de genre (homophobie, masculinité, nudité féminine), d'autres à des questions d'appartenances religieuses ou encore à des questions de profession.

Plusieurs cas sont évoqués par les participant·e·s :

- Blocage d'une séance de lecture de contes pour enfants par des drag queen, par un groupe qui traite l'équipe de « pédosatanistes ».
- Exposition sur la masculinité qui pose la question de la médiation autour du travail effectué par un illustrateur.
- Perte de confiance et de fréquentation d'habitant·e·s d'un quartier suite à la représentation d'une pièce qui met en scène des femmes ayant les seins nus.
- Réaction choquée de jeunes face à la nudité d'une comédienne qui ne correspond pas « aux standards féminins » de la femme mince.
- Difficulté de trouver des agriculteurs ou des banquiers pour parler de leur profession car ils ont l'impression d'être directement catalogués comme les « méchants », d'être stigmatisés.

Comment à notre échelle, avec nos outils, déconstruire le terme de crispation identitaire ? L'intitulé de notre atelier est pertinent. Comment trouver l'équilibre entre la liberté d'expression, et la promotion de l'individualité et du collectif dans nos activités sans tension, sans frustration ?

Selon la thématique, les publics peuvent se sentir stigmatisés (ce sont d'ailleurs souvent des personnes en souffrance).

Ressenti partagé par tous : il y a un rebond de l'intolérance généralisé. Moins d'ouverture qu'il y a 10 ans (RS). De plus, il y a une méconnaissance du cadre théâtral et de ses normes (par exemple) : un·e comédien·ne qui joue un rôle, la pièce qui permet de découvrir ce qui est différent, ...

Au sein des équipes : sentiment de sabotage, (auto)censure, perte de confiance, travail de plusieurs années mis en péril en raison d'une activité mal/pas comprise. Qu'en est-il de la liberté d'action des Centres culturels ?

Certains lieux craignent de programmer des spectacles portant sur des thématiques sensibles de peur de perdre le lien avec leurs publics.

Il y a une différence entre la représentation et l'intimité. Il faut quitter le pathos pour revenir à la raison. Ce qui pose problème pour certain·e·s habitant·e·s n'est pas tellement le fait d'avoir vu quelque chose (un sein nu,...), mais le fait que les autres savent ce qu'on a vu (c'est la question de la réputation).

Rôle des CC : dire qu'il faut penser pas comment penser ! Mais il y a un discours qu'on n'entend pas assez : l'enjeu du 21ème siècle est de pouvoir rire du sacré, y compris le sacré de l'autre. Ce n'est pas important si les gens ne sont pas d'accord entre eux, mais il est important de respecter les gens. On a le droit d'être scandalisé (c'est à partir du moment où on n'a plus le droit que cela devient problématique, dictatorial). On ne parle pas non plus assez de ce qu'est la culture ici et des règles à respecter : dans un CC, on tolère beaucoup, mais on n'y amène pas ce qu'on veut comme on veut.

Importance de travailler le commun entre associations d'un même territoire. Le travail en amont (médiation) est également très important. Il faut sortir de nos lieux. Travailler avec des petits groupes, démultiplier les petites actions.

Questionner l'identité avec le CRIC

Quelle est mon identité ? Quelle est ma culture ? Il est difficile de travailler ces questions. S'il n'y a pas de meilleur expert sur son identité que soi-même, il peut être difficile de répondre à la question de ce qui constitue son identité.

Un exercice est réalisé : écrire son nom sur une feuille, et y accoler cinq cercles qui correspondent à des choses qui influencent notre identité actuellement. La famille est présente. D'autres soulignent le fait que ne pas être confronté à des questions de définition identitaire rend l'exercice plus compliqué (mais il peut aussi s'agir du fait qu'on a tellement intériorisé une caractéristique identitaire – comme le fait d'être une femme – qu'on ne se pose pas/plus la question), ou le fait de se construire contre (ne pas vouloir devenir comme celles et ceux que l'on côtoie).

Il en ressort que l'identité est :

- Construite : elle peut changer au fil du temps. Le problème vient du fait que parfois, elle est figée, unique, unidimensionnelle. Paradoxalement, la tendance des gens est à figer leur identité par confort, pour en faire un repère stable.
- Assignée : les autres font des projections sur ce qu'est notre identité.
- Revendiquée : on peut se construire en opposition à d'autres, se sentir menacé·e,....Lorsqu'on a peur de perdre son identité, on peut entrer dans une démarche de revendication.
- Multifacette, plurielle : cette diversité peut être cohérente (avoir des cercles d'appartenance qui confortent et sont conformes à cette identité plurielle) ou non (être membre des groupes d'extrême gauche et du Rotary Club).

Le plus difficile étant d'apprendre à gérer ses contradictions : dès que l'on est confronté·e à une contradiction, on a tendance à vouloir retrouver de la cohérence. C'est donc par rapport à cette cohérence qu'il faut (ré)agir quand il est question de crispation identitaire.

La démarche interculturelle consiste à :

- Se décentrer : comprendre sa propre cohérence.
- Comprendre le cadre de référence, la cohérence des autres : qu'est-ce qui est structurant pour l'autre ?
- Négocier le vivre-ensemble.

Cela passe par quatre étapes pour les gens :

- Se préparer : il est important de ne pas vouloir changer toute la matrice de cohérence d'un coup, de créer un choc trop violent. Il faut préparer le processus.
- Déplacer : rencontrer la différence, ce qui gêne, ...
- Transgresser : c'est une situation inconfortable où une personne sait que par rapport à ses références, elle est en situation de transgression.
- Dépasser : la situation de transgression est acceptée.

Parfois, il est impossible d'aller à la dernière étape. Les gens arrêtent toute forme d'apprentissage pour rester confortablement dans leurs certitudes.

Un processus de ce genre est abordé avec la question : est-ce qu'on peut changer d'avis ? Et comment changer d'avis ?

- Il faut du doute, de l'ouverture, une expérience de la nouveauté, une argumentation, un choc.
- Le choc souligne l'importance de l'émotion. De l'émotion initiale dépend la manière d'aborder la suite. De l'autre côté du spectre des émotions, face au choc (être choqué·e) se trouve l'empathie et la sympathie (comme contraires de l'antipathie).
- Une modification, une transformation du cadre de référence.

Il en découle des questions/remarques :

- Comment développer la sympathie et l'empathie ? On peut choisir d'entrer par la porte du choc ou de l'empathie.
- Que faire avec l'héritage politique et culturel reçu en famille ? L'identité est en effet travaillée en permanence par les médias, Internet, l'école, la famille, Internet a été un accélérateur de tendances de repli identitaire, de manque de débat pour affirmer des certitudes.
- Quelle est la place, le rôle des CC ? Est-on là pour changer les cadres de référence des gens ? Où se situer dans la démarche interculturelle ?
Il est alors rappelé une phrase du matin : nous ne sommes pas là pour dire ce qu'il faut penser ni comment, mais pour rappeler qu'il est nécessaire de penser. Être un maillon de la chaîne de réflexion et de changement est déjà très bien. Il ne faut pas s'épuiser à vouloir tout changer quand c'est un phénomène aussi complexe. Un centre culturel est un lieu de tous les possibles, de possibilité de débat, un lieu sécularisé où on peut quand même apporter les questions religieuses en respectant un certain cadre.
- Toute affirmation identitaire est-elle négative ? Certaines affirmations, notamment relatives au genre ou au décolonialisme, sont nécessaires et positives.
- Il ne faut pas oublier non plus les publics silencieux, et ceux à qui les activités font du bien (et qui entreprennent des démarches pour changer).
- Il y a plusieurs endroits où notre société « a merdé » :
 - la diminution des budgets de la culture et de l'enseignement. Il nous faut vendre notre steak, défendre notre projet, et toute réduction des financements implique de réduire l'équipe ou l'importance du projet.
 - Le développement de médias anxiogènes et sensationnalistes, aggravé par la crise Covid.

Un dernier exercice est réalisé pour prendre conscience des stéréotypes qui nous constituent, et qui peuvent mener à deux processus qu'il faut éviter : la distinction (les Centres culturels sont différents des habitant·e·s) et la hiérarchisation (les Centres culturels sont supérieurs aux habitant·e·s).

Comment les CC se voient ?	Comment les habitant·e·s voient les CC ?	Comment les CC voient les habitant·e·s ?	Comment les habitant·e·s se voient ?
Coordinateur	Source de distraction	Pas assez nombreux·ses	Pas compris·e·s
Agent de liaison	Provocateur	Stéréotypé·e·s	Pas écouté·e·s
Facilitateur	Élitiste	Curieux·ses	Mieux que les autres (celles et ceux qui ne viennent pas)
Passeur culturel	Magique	Sérieux·ses	Passionné·e·s
Provocateur	Lieu de fête	Fauché·e·s	Captif·ve·s
Médiateur	À leur service	Désintéressé·e·s	Oublié·e·s
Inspirant			

Nous remarquons que plus on avance vers la droite du tableau, plus les caractéristiques sont négatives, ce qui témoigne des stéréotypes que les CC peuvent avoir des habitant·e·s : ils s'en distinguent alors (ce qui est un des processus à éviter).

Que faire ? Une conclusion d'ouvertures

Se former et sensibiliser avec des organismes comme le CRIC : il en existe dans chaque région. Cela permet de savoir comment réagir quand on est confronté à un blocage.

Partager les expériences : une participant·e parle d'un projet mosaïque avec différentes associations pour

vivre l'interculturalité plutôt que de l'expliquer.

Sortir de nos lieux et mettre en valeur les initiatives des autres : accompagner des profs/écoles qui mettent en scène des spectacles.

Travailler avec des petits groupes pour faciliter la confiance.

Favoriser le réseautage sur un territoire : travailler avec les MJ, AMO, maisons d'accueil, ... pour échanger des informations, créer des synergies pour des projets. Chacun-e connaît en effet mieux ses publics et leurs réalités que les CC.

Créer et développer des lieux, des moments, des outils d'échange et de formations pour déconstruire les processus, échanger à partir de pratiques réelles et concrètes. Il peut s'agir de journées avec des profs, des associations, des spécialistes de certaines thématiques (comme Média Animation, ...).

Synthèse de l'atelier

Crispations identitaires = tensions qui émergent suite au fait que les habitant·e·s d'un territoire remettent en question une activité culturelle sans ouvrir le débat. C'est un peu comme si on n'avait plus le droit d'être choqué·e par quelque chose dont on estime qu'elle est constitutive de notre identité. Cela touche au genre (homophobie, nudité,...), à la religion, à la profession,... Cela crée une tension entre les missions des CC relatives à la diversité culturelle des territoires, et les (ré)actions des gens concernés par cette diversité.

La matinée de témoignages (initiés par Sam Touzani et Gennaro Pitisci du Brocoli Théâtre) permet de constater que ces tensions existent. Heureusement, elles ne sont pas quotidiennes, mais elles marquent, car elles entraînent une mise à mal :

- Des personnes : équipes, publics, ... Le mot qui revenait souvent était la souffrance.
- Du travail des équipes qui perdent parfois confiance dans leur action (sa légitimité, ce qui entraîne parfois l'autocensure) et la confiance des habitant·e·s.
- Des liens avec les partenaires.

Il est beaucoup question des jeunes, de respect, et de cadre. Ce cadre ne serait pas assez clair : quel est le cadre à respecter lorsque l'on vient dans un Centre culturel ? De quelle culture parle-t-on ? Il s'agirait d'un cadre où on tolère beaucoup de choses, mais où il y aurait des choses à respecter également

Deux mots reviennent souvent :

- La culture, qu'il est difficile à définir.
- L'identité, qui fait peur.

L'après-midi a justement été consacrée à l'identité avec Fabrice Ciaccia du CRIC (Centre Régional d'Intégration de Charleroi).

Il a été question de construction, d'assignation, de revendication identitaire, soulignant que les identités se transforment, questionnant la manière de mettre les identités en narration. Les participant·e·s ont également exploré la démarche interculturelle, processus inscrit dans le long terme qui consiste à :

- Se décentrer : connaître son propre cadre de référence. Un exercice sur les stéréotypes que les équipes ont d'elles et des publics a été réalisé.

- Comprendre l'autre et son cadre de référence : qu'est-ce qui est structurant pour eux/elles ?
- Négocier le vivre-ensemble.

Durant ce processus est soulignée l'importance des émotions, et des moments de sympathie et d'empathie pour créer les moments de négociation.

Les participant·e·s insistent également sur le fait que ce qui concerne l'identité est inscrit dans un contexte qui a une histoire (ce qui se passe actuellement trouve ses racines dans les années, décennies, ... passées), et qui implique la société (est par exemple souligné le rôle des médias, d'Internet, de l'école, des modèles sociaux, ...)

Se pose alors la question de la place, du rôle, de l'impact des CC dans ce processus interculturel d'échange, de rencontre, de débat. Ressort alors une phrase des échanges du matin : les CC sont là pour dire qu'il est nécessaire de penser, mais pas pour dire ce qu'il faut penser ni comment.

Dès lors, que faire ?

D'une part, continuer à faire ce que les CC font déjà :

- Travailler avec le réseau des acteurs associatifs et institutionnels du territoire, qui connaissent mieux certaines catégories d'habitant·e·s.
- Sortir de nos lieux pour aller à la rencontre des gens, pour accompagner, ...
- Mettre en valeur les initiatives des autres acteurs (comme des pièces de théâtres créées par des écoles, ...).

D'autre part, cet enjeu deviendra primordial dans les années à venir. Il s'agit donc de :

- Former et se former avec des institutions spécialisées comme le CRIC, afin de déconstruire les processus en cours.
- Créer et entretenir des outils, des lieux, des moments d'échange entre CC et avec d'autres acteur·trice·s impliqué·e·s (profs, médias, ...).

Il ressort de cet atelier de nombreux questionnements. Il faudra faire preuve d'ouverture.

Ainsi, le droit culturel relatif au décroisement a de beaux jours et challenges devant lui.